

Texte 1 (Le Lachès)

« Socrate. — Qu'est-ce que le courage ?

Lachès. — Par Zeus, Socrate, la réponse n'est pas difficile : quand un soldat reste à son poste et tient ferme contre l'ennemi au lieu de fuir, sache que cet homme est un brave.

Socrate. — Tu as raison, Lachès ; mais, par ma faute sans doute et parce que je me suis exprimé peu clairement, tu as répondu à une autre question que celle que j'avais dans l'esprit.

Lachès. — Que veux-tu dire, Socrate ?

Socrate. — Je vais essayer de m'expliquer. Sans doute, c'est un brave que l'homme dont tu parles, celui qui, ferme dans le rang, combat l'ennemi. Mais cet autre qui, au lieu de tenir, se bat, tout en reculant ?

Lachès. — Comment, [pourquoi] en reculant ?

Socrate. — Comme les Scythes, par exemple, qui combattent aussi bien, dit-on, en reculant qu'en poursuivant, Homère vante aussi les chevaux d'Énée, « également rapides dans la poursuite et dans la fuite » ; et parlant d'Énée en personne, il le loue de cela même, de son habileté à fuir, et il l'appelle « artiste en l'art de la fuite ».

Lachès. — C'est à bon droit, Socrate ; car il parlait des chars. Et toi tu parlais des Scythes, qui sont des cavaliers. Leur cavalerie combat ainsi, et l'infanterie grecque comme je l'ai dit.

Socrate. — Je te disais donc que c'était ma faute si tu m'avais mal répondu, parce que ma question était mal posée, et je voulais en effet t'interroger non seulement sur le courage des hoplites, mais aussi sur celui des cavaliers et de tous les combattants en général ; non seulement sur celui des combattants, mais sur celui des hommes exposés aux dangers de la mer ; sur celui qui se manifeste dans la maladie, dans la pauvreté, dans la vie politique ; celui qui résiste non seulement aux maux et aux craintes, mais aussi aux passions et aux plaisirs, soit par la lutte de pied ferme, soit par la fuite, car en toutes ces circonstances, Lachès, il y a bien, n'est-ce pas, des hommes qui se montrent courageux ?

Lachès. — Au plus haut point, Socrate.

Socrate. — Ainsi, tous sont courageux ; mais les uns exercent leur courage contre les plaisirs, d'autres contre les souffrances, ou contre les passions, ou contre les objets de crainte ; tandis que d'autres, en pareil cas, montrent de lâcheté.

Lachès. — Certainement. Socrate.

Socrate. — Ma question portait sur la nature du courage et de la lâcheté. Essaie maintenant de me dire, à propos du courage d'abord, ce qu'il y a d'identique dans toutes ses formes.

[...] Essaie de me dire en quoi consiste celle faculté qui s'exerce à la fois à l'égard du plaisir, de la douleur, de toutes les choses énumérées tout à l'heure par nous, et que nous appelons le courage.

Lachès. — Il me semble que c'est une certaine force d'âme, si nous considérons sa nature en général.

Socrate. — Cependant je doute que toute force d'âme te paraisse courageuse, et voici ce qui cause mon doute : je suis sûr que tu ranges le courage parmi les très belles choses.

Lachès. — Parmi les plus belles, sois-en sûr.

Socrate. — Mais n'est-ce pas la force accompagnée d'intelligence qui est belle et bonne ?

Lachès. — Assurément.

Socrate. — Et si elle est jointe à la folie ? n'est-elle pas alors mauvaise et nuisible ?

Lachès. — Oui.

Socrate. — Peux-tu appeler belle une chose nuisible et mauvaise ?

Lachès. — Je n'en ai pas le droit.

Socrate. — Tu n'appelleras donc pas courage cette espèce de force d'âme, puisque celle-ci est laide et que le courage est beau.

Lachès. — Tu as raison.

Socrate. — Et ce serait la force d'âme intelligente, d'après toi, qui serait le courage ?

Lachès. — C'est vraisemblable.

Socrate. — Voyons donc en quoi elle doit être intelligente. Est-ce à l'égard de toute chose, petite ou grande ? Par exemple, si un homme supporte de faire une dépense intelligente en prévision d'un gain supérieur, diras-tu qu'il est courageux ?

Lachès. — Non certes, par Zeus !

Socrate. — Imagine maintenant un médecin à qui son fils ou tout autre malade, souffrant d'une pneumonie, demande à boire ou à manger ; inflexible, il tient bon et refuse avec force. Est-ce là du courage ?

Lachès. — Cette force-là non plus n'a rien de commun avec le courage.

Socrate. — A la guerre, un homme tient bon et s'apprête à combattre par suite d'un calcul intelligent, sachant que d'autres vont venir à son aide, que l'adversaire est moins nombreux et plus faible que son propre parti, qu'il a en outre l'avantage de la position : cet homme dont la force d'âme s'appuie de tant d'intelligence et de préparations est-il plus courageux, selon toi, que celui qui, dans les rangs opposés, soutient énergiquement son attaque ?

Lachès. — C'est ce dernier, Socrate, qui est courageux.

Socrate. — Cependant l'énergie de celui-ci est moins intelligente que celle de l'autre.

Lachès. — C'est vrai.

Socrate. — Et le bon cavalier qui lutte dans un combat de cavalerie n'est-il pas moins courageux à ton avis, que le mauvais cavalier ?

Lachès. — Je le crois.

Socrate. — Et de même le bon frondeur ou le bon archer, ou tout autre dont le courage s'appuie sur son habileté ?

Lachès. — Sans doute.

Socrate. — Et s'il s'agit de descendre dans un puits ou de plonger, les hommes qui consentent à s'y risquer sans être du métier ne sont-ils pas plus courageux que ceux qui le connaissent ?

Lachès. — Comment le nier, Socrate ?

Socrate. — Impossible en effet, si l'on en juge ainsi.

Lachès. — Mais c'est bien ainsi que j'en juge.

Socrate. — Cependant, Lachès, il y a moins d'intelligence à courir ce risque et à l'affronter sans expérience qu'avec la connaissance de l'art.

Lachès. — C'est probable.

Socrate. — N'avons-nous pas dit tout à l'heure que la force et l'énergie dénuées d'intelligence étaient laides et nuisibles ?

Lachès. — Oui.

Socrate. — Et nous avons reconnu que le courage était une belle chose.

Lachès. — Nous en sommes tombés d'accord.

Socrate. — Or voici maintenant que, tout au contraire, nous appelons courage cette chose laide, une force d'âme déraisonnable.

Lachès. — C'est vrai.

Socrate. — Juges-tu donc que nous ayons bien raisonné ?

Lachès. — Pas du tout, Socrate, par Zeus !

Socrate. — Ainsi, pour reprendre ton expression, notre harmonie n'a rien de dorien, mon cher Lachès ; car nos actes ne s'accordent pas avec nos paroles, puisque dans notre vie, semble-t-il, on nous reconnaît du courage, tandis que dans nos discours, si l'on nous entendait, on ne saurait trouver cette qualité.

Lachès. — Rien n'est plus vrai. »

Platon, *Lachès* (190^e – 193^e)